

## **Trancher dans le sexe** *Masculin/Féminin*

Michel Vaïs et Patricia Belzil

Théâtre et cinéma  
Numéro 88 (3), 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16421ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (imprimé)  
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer ce compte rendu

Vaïs, M. & Belzil, P. (1998). Compte rendu de [Trancher dans le sexe : *Masculin/Féminin*]. *Jeu*, (88), 34–38.

MICHEL VAÏS

# Trancher dans le sexe

Si la plupart des spectateurs savaient à l'avance qu'ils seraient séparés selon leur sexe, ils ne s'attendaient tout de même pas à ce qu'on aille jusque-là : les hommes devaient entrer dans le théâtre exclusivement par la porte de la rue Coupal, et les dames, par l'entrée de la rue Fullum. La pièce dura trois heures trente ; il y a donc eu un entracte. Mais comme c'était l'hiver et que l'Espace Libre ne possède pas de grand foyer reliant les deux entrées, les couples n'ont pu se retrouver que sur le trottoir enneigé, dans le froid de l'après-verglas, pour échanger quelques impressions fugitives pendant l'entracte.

## Masculin/Féminin

TEXTE ET MISE EN SCÈNE : MICHEL LAPRISE.

CONCEPTEURS : ÉRIC CHAMPOUX, NADYNES

DESCHÈNES, BENOÎT PAQUETTE, DAVID POULIN ET

DANIEL ROSS. AVEC NORMAND D'AMOUR, ISABELLE

DRAINVILLE, NADIA DROUIN, GÉRALD GAGNON,

DANNY GILMORE, MARIE-HÉLÈNE THIBAUT,

DANIELLE PROULX ET DAVID SAVARD. PRODUCTION

DU THÉÂTRE PLURIEL, PRÉSENTÉE À L'ESPACE LIBRE

DU 27 JANVIER AU 12 FÉVRIER 1998.

Selon Michel Laprise, le point de départ du spectacle provient d'une expérience tentée jadis par le Théâtre Expérimental des Femmes, et dont parle Pol Pelletier dans *Joie*. Elle raconte en effet que,

dans une pièce où les hommes avaient été placés d'un côté du théâtre et les femmes de l'autre, elle avait eu la surprise de constater des différences marquées dans les réactions de part et d'autre de la salle. Laprise a donc pensé mener une réflexion sur la masculinité et la féminité à partir de l'idée toute simple d'une scénographie partageant implacablement l'univers en deux selon le sexe. (L'histoire ne dit pas ce qu'on allait faire des travestis.)

La scène est donc placée au centre, sur toute la largeur de l'Espace Libre, et des gradins se profilent de chaque côté. Cette configuration me rappelle que chez les Grecs, déjà, les citoyens entraient par le bas de l'amphithéâtre pour s'installer près du chœur, tandis que les paysans arrivaient par les champs, donc par le haut de la colline. Et les deux groupes ne se mêlaient pas plus à l'intérieur de l'enceinte. Cette coutume, qui nous paraît si étrange aujourd'hui, s'est d'ailleurs poursuivie jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle. Par exemple, le Monument-National de Montréal (inauguré en 1893) comportait encore deux entrées : une boulevard Saint-Laurent, pour les bourgeois, et une rue Clark, pour les spectateurs moins fortunés. Cette dernière entrée ne menait qu'au balcon supérieur et au poulailler,



et ceux qui l'empruntaient ne pouvaient absolument pas ensuite se rendre au parterre ou ailleurs dans le théâtre. Ce n'est qu'au moment de la restauration du Monument-National, un siècle plus tard, qu'on a définitivement éliminé ce système compliqué de cloisons et de double entrée.

Revenons à l'Espace Libre. Un rideau – parfois opaque, parfois plus ou moins transparent – sépare les parties « masculine » et « féminine » de la scène. Très longtemps, les quatre acteurs joueront uniquement du côté du public masculin et les actrices, de « leur » côté. La pièce se présente comme une série de tableaux, parcourus par des personnages identifiables, sur ce que l'on entend couramment par masculinité ou féminité. Ainsi, au début, Martin (Normand D'Amour) annonce s'être fait plaquer une nouvelle fois par sa dernière blonde et demande à un de ses copains de l'héberger pour quelque temps. Mais il refuse les conseils prudents de son ami, qui lui suggère d'assister à des ateliers de discussion entre hommes pour essayer de remettre en question son comportement. Il aboutit donc chez un autre copain, qui s'avérera gai (son amant d'un soir est un flic) mais qui, au contact de Martin, finira par découvrir sa véritable hétérosexualité. (Les leçons de séduction et d'accouplement que lui prodigue Martin sont d'ailleurs assez amusantes.)

Changement d'éclairage : côté « filles », on voit Manon (Nadia Drouin), celle qui a plaqué Martin. On apprend qu'elle l'a fait parce qu'elle voulait un enfant de lui. Comme c'est elle qui a gardé l'appartement, elle se cherche maintenant une *coloc*. Et au même moment, Martin se cherche aussi une chambre à louer. Par un parallélisme qui n'est pas sans rappeler les premiers spectacles du Théâtre Repère (je pense surtout à *Circulations*), on voit donc une femme et un homme visiter en même temps un appartement, chacun dans son espace, les répliques, les déambulations et les regards s'entrecroisant. Les deux acteurs et les deux actrices sont censés se trouver dans deux appartements différents, séparés par une cloison imaginaire, mais chacun, à un bref moment, « déborde » légèrement de son territoire, donc, dans l'appartement de l'autre personne, sans la voir. Moment de magie, de mystère théâtral<sup>1</sup>.

Toujours est-il que Manon va devenir de plus en plus aigrie, elle ne voudra plus rien savoir des hommes. Elle appréciera de se retrouver entre femmes. Or, les femmes entre elles ne parlent que des gars ! Manon changera de cap lorsqu'elle rencontrera enfin l'amour de sa vie dans un ascenseur, en la personne de nul autre que l'ancien copain de Martin, l'adepte des groupes d'hommes !

Par moments, les scènes jouées pour le public masculin et pour le public féminin sont carrément différentes. Ainsi, pour une scène se passant dans un vestiaire pour dames, c'est une rangée de casiers qui remplace le rideau séparateur de l'espace scénique. Le public masculin n'aperçoit alors que des corps fugitifs derrière les portières entrebâillées. On entend, on imagine, on entrevoit à peine les personnages se montrer leur soutien-gorge, s'habiller ou se déshabiller interminablement. Et l'on a

1. Ce procédé est aussi rendu avec humour dans *Le miel est plus doux que le sang* du Théâtre Sortie de Secours. Voir, dans *Jeu* 74, 1995.1, l'article de Marie-Christine Lesage, « L'enfance de l'art », p. 126-128.

*Masculin/Féminin*, de Michel Laprise, spectacle du Théâtre Pluriel présenté à l'Espace Libre. Sur la photo : Danny Gilmore, Nadia Drouin, Normand D'Amour, Marie-Hélène Thibault, Danielle Proulx, David Savard, Isabelle Drainville et Gérald Gagnon. Photo : Denis Michaud.



vraiment l'impression d'être des voyeurs privés d'images, réduits à l'impuissance. Certains tableaux sont chorégraphiés, comme celui qui se passe autour d'un matelas, ou celui qui présente un numéro de flamenco. À la fin de la pièce, les interprètes apparaissent en costumes XVII<sup>e</sup> siècle, pour déclamer un texte en alexandrins.

Côté hommes, on sent parfois une volonté manifeste de provocation. Pendant une scène où ils regardent des films pornos, les hommes – en mordant dans une série de blagues vulgaires ou d'interpellations du type : charogne, salope, va chier, etc. – sont tournés vers la partie féminine de la salle. J'ai éprouvé là un malaise. Tout le public d'en face est brusquement devenu un tas de viande offerte à la consommation. Naturellement, le partage un peu forcé de la société en blanc et en noir, la mise à l'écart des nuances, donnent parfois lieu à des clichés, à des idées courantes puisées dans l'actualité la plus périssable. Certains clins d'œil ou rappels s'avèrent assez rigolos. Faisant référence aux expériences génétiques récentes sur la célèbre Dolly – et mélangeant tout –, un personnage s'exclame : « Nous allons vers une société unisexe. Tout ça à cause d'une brebis ! » Un autre nous apprend que dix pour cent des membres du Congrès américain mettent des sous-vêtements féminins avant de faire un discours important (pour laisser s'exprimer le côté féminin en eux). C'est le seul moment où j'ai noté une différence marquée de réaction entre les deux parties du public : les femmes ont ri nettement, mais pas les hommes. Qu'est-ce que cela prouve ? Personnellement, je peux expliquer pourquoi je n'ai pas ri. D'abord, parce que je ne sais pas où l'on a pu trouver de telles statistiques ; ensuite, parce qu'un tel comportement (que j'aurais tendance à croire plus marginal que dix pour cent) est vraisemblable : il y a des fétichistes et des superstitieux dans tous les milieux ; enfin, parce que je pense que tenter de laisser s'exprimer le côté féminin en soi, lorsqu'on est un homme, ne peut être que bénéfique. Mais peut-être que je me posais trop de questions pour rire...

Bref, j'ai trouvé un peu de tout pour tous dans *Masculin/Féminin*, et je ne me suis – presque – pas ennuyé.

---

PATRICIA BELZIL

## Du côté des filles

Cela aurait pu en indisposer quelques-unes. Pensez donc : un personnage laissait-il tomber une déclaration-choc sur les rapports avec le sexe opposé que, devant nous, des dizaines de mâles yeux épiaient notre réaction, dans la pénombre, et mesuraient ainsi le degré de véracité de la réplique. Implacable face-à-face, tête-à-tête féroce où l'hégémonie du groupe interdit tout faux-semblant, rend vaine toute dissimulation individuelle. Mais, par ailleurs, certaines ont pu prendre un malin plaisir à épier des gars qui parlent des filles, conversations de coterie dont on dit parfois qu'elles sont affreusement sexistes. Rien de trop choquant n'est toutefois arrivé à nos

oreilles si ce n'est, exception majeure, ce film pornographique qui étendait le propos sur la guerre des sexes à ses plus affligeantes et offensantes manifestations. À part cette scène, la spectatrice ne se sentait pas exclue du monde des hommes, au contraire, puisque les dialogues portaient essentiellement sur les femmes et montraient, heureusement, plus d'amour à leur égard.



*Masculin/Féminin.*

Sur la photo du haut : David Savard et Normand D'Amour. Sur la photo ci-contre : Danielle Proulx, Isabelle Drainville et Marie-Hélène Thibault. Photos : Denis Michaud.

crois, être exploitée davantage, mais elle donnait lieu parfois à des effets saisissants. C'était le cas de cette scène dans laquelle une jeune femme racontait un atelier de croissance personnelle où les participants, divisés en deux groupes selon leur sexe, étaient invités à se prêter à l'exercice suivant : une femme s'introduisait, seule, au sein du groupe d'hommes, et vice versa. L'actrice traversait le rideau fermé pour se retrouver du côté du public masculin, et l'on éprouvait le vertige provoqué par cette expérience lorsque le comédien venait de notre côté, seul parmi nous toutes... Étrange solitude.

Michel Laprise poursuit ici une recherche fort intéressante sur la perception, chamboulant à nouveau les habitudes du spectateur. Depuis la première production de sa compagnie le Théâtre Pluriel, en 1991, il n'a pas cessé, en effet, d'obliger le spectateur à repenser son regard sur la scène : jumelles aux yeux (*Fenêtre sur qui ?*, 1991<sup>2</sup>), récepteur téléphonique à l'oreille (*Tonalités*, 1995<sup>3</sup>) et, cette fois, dérangeant vis-à-vis nous ramenant continuellement à nos particularités chromosomiques. La séparation des publics et des espaces de jeu aurait pu, je



Avec cette première pièce « originale », Michel Laprise démontre, comme il l'avait fait avec l'adaptation de *Rear Window* de Hitchcock (*Fenêtre sur qui ?*), un talent certain pour créer des personnages vrais. Ses mises en scène, par ailleurs, révèlent toujours également, par une direction d'acteurs orientée vers un jeu d'un naturel désarmant, un parti pris clair pour la vérité psychologique. Dans cette courageuse proposition de

2. Voir mon compte rendu de ce spectacle dans *Jeu* 61, 1991.4, p. 137-139.

3. Voir mon compte rendu dans *Jeu* 77, 1995.4, p. 126-129.

mise en parallèle des univers des deux sexes, il décuple cette habileté en multipliant les personnages (il y en a huit). De toute évidence, il a voulu être fidèle à tous et développer l'histoire de chacun. Si cela donne un spectacle long – et d'inévitables longueurs –, en revanche on reconnaît fort bien, d'une scène à l'autre, les êtres qu'il met en place, on comprend ou déplore leurs choix, on applaudit à leur évolution. L'amour est le sujet principal de cette réflexion sur les sexes, notamment sur les divers comportements qui accompagnent les blessures amoureuses. Passant par le repli, la fausse indifférence et le cynisme, Manon et Martin traversent les étapes de la « guérison », montrant comment l'identité sort ébranlée des relations fusionnelles (Laprise puise abondamment dans les notions de psychothérapie), et la confiance trahie envers le sexe opposé, mais aussi envers soi. Avec Manon, on voit comment une relation terne peut sembler ternir les gens ; aimée de son nouveau *chum*, elle apparaît merveilleuse, exceptionnelle désormais.

Cet intérêt psychologique, surtout avec ce sujet des relations hommes-femmes, comporte un danger, qui est de se rapprocher des émissions de télévision à caractère psycho pop. Quand Michel Laprise se moque des nouvelles méthodes de croissance personnelle, comme lorsqu'une jeune femme cherche à établir une communication « profonde » avec un vendeur dans un dépanneur, qui la rabroue, il montre le côté pathétique de cette tendance, sans en nier les aspects bénéfiques (le personnage joué par Hélène Thibault semble tirer une certaine satisfaction de sa rencontre, qu'elle analyse sous toutes ses coutures), nous laissant tirer nous-mêmes nos propres conclusions. Cependant, lorsqu'il se sert de concepts analytiques préfabriqués et univoques (comme ceux que proposent les émissions et les ouvrages de psychologie populaires) pour juger un personnage, le ton devient passablement irritant. C'est ce qu'il fait par le biais de la femme parfaite, interprétée par Danielle Proulx, qui se montre condescendante à l'égard de Manon : « Je me revois il y a quinze ans... » C'est bien connu, toutes les femmes passent par la même phase de rejet des hommes avant de s'épanouir dans leur féminité. Ce personnage incarne de façon trop idéaliste la femme à la quarantaine heureuse, qui a tout réglé. C'est la Femme épanouie. Comme d'ailleurs il y a, du côté masculin, l'Homme évolué, adepte des groupes d'hommes. Chez eux, on sent un discours commun, assez moralisateur. C'est lorsqu'il laisse à ses personnages une vulnérabilité, un doute, que Michel Laprise les sert le mieux. Car, au fond, ils sont tout sauf caricaturaux ; si certains de leurs traits sont exagérés, ses personnages possèdent surtout un grand fond d'« humanité », si bien qu'on s'attache à eux comme à des hommes et à des femmes ni plus ni moins étranges que nous. Et n'est-ce pas justement cet effet de miroir que recherche avant tout Michel Laprise, en nous renvoyant à notre identité sexuelle, à la fois intime et collective ? **J**